

Cein que l'e que l'habitude

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 33

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225950>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



CEIN QUE L'E QUE L'HABITUDE

L'E tot parâi oquie de courieu, quand on lâi peinsse bin, de vère quemet lè z'af-fère s'eimmandant quand on a accotoumâ de lè fère âo bin de lè dere. On n'a pas pi fauta de lè ruminâ. Oquie l'è coumeinci qu'on a dza de bin dâi iâdzo et que dussse sè continuâ dinse et dinse : on lo dit sein lâi peinsâ. Dinse, se quauon no dit :

— Salut, quemet cein va-te ?

On lâi repond tot tsaud :

— Va bin, grand maci, mîmameint s'on è malado à péri.

Et tot parâi, l'è oquie d'autro que faillâi repondre et que l'arâi età pe justo.

On è quemet lè z'écoulâ quand recitant oquie que l'ant bin recordâ. Se crotant à n'on bet, po pouâi allâ pe levê, repreignant ein an et quand rarevant âo crotset te lâi châtant dessu sein pi lâi peinsâ et lè yaitcê eimbrèyi po la déchainta, rein que d'avâi r'oiu dein l'âo tita lo bet que l'è devant.

L'è quemet quand vo dite :

— A revâire !

Seimblie que manque oquie se vo dite pas assebin : « Porta-vo bin ».

L'è qu'assebin : « A revâire, porta-vo bin ! » vant bin einseimblie et pu l'è bon.

Faut-te ître mau'êbâhya que Fritzèle, que dèvessâi dere oquie su la fôussa à Abram dâo Pralet, l'ausse de po fini :

— Repose en paix ! Au revoir ! Porte-toi bien. Que volâi-vo, on a habituâ de dere dinse.

A on autro einterrâ, clli à Janeau César — on bin galé hommo allâ pi ! bon quemet lè breci, serviâbilio quemet onna damuzalla de boutiqua po dèfère la marchandi — on tot brâvo, po bin vo dere, ion de clliâo coo que sant veretablie-meint d'à regretâ — eh bin ! à clli l'einterrâ, lo menistre n'a pas pu sè teni de dere po fini son pridzo :

— Les bons s'en vont, mes frères !

Coumeint cein s'è-te passâ ? Vo sède que quand on dit : « Les bons s'en vont », cein vo dè-medze de dere assebin :

— Les mauvais resten !

L'è justamein cein que lo menistre peinsâve, mâ sè desâi assebin :

— Mè faut mè veillâ de pas lo dere, quand bin sarâi bin justo.

Que s'è-te passâ ? Lo menistre l'a fé quemet l'écoulâ que sè recorde. L'a rede on iâdzo :

— Les bons s'en vont.

Et pu, sein lâi peinsâ, la fin l'è vegnâite :

— Les mauvais restent !

Adan, on a oîu, dein la beinda, Luvî à Bocan dere à son camarado :

— Dinse, on lâi è oncora po quauque temps !
Marc à Louis.

SUR CES MONTAGNES...

IL Y FAIT RUDE BEAU !

ALORS, Gustave, d'où viens-tu comme ça ? Tu as encore été faire au fou par ces montagnes.

— Pardine ! Entre foin et moissons, une belle tournée là-haut, il n'y a rien à ça pour changer les idées.

— Oh ! oui, ma fi ! ça doit vous reposer, quand on a bien rentré des chars, d'aller s'aguiller sur ces pointes qu'on n'y châblerait pas du bois. Il faut un rude goût pour courir par les dérupites après les transpirées, comme si on n'avait rien sué à l'ouvrage.

— Il n'y a pas que ça, Vincent. Bien sûr que par ces côtes on souffle des fois un peu épais, surtout depuis qu'on met des marguerites, mais c'est payé par le plaisir qu'on a.

— Du plaisir... Je m'étonne quel plaisir on peut trouver à courater ces montagnes, que c'est toujours la même chose : des puissantes étendues d'herbe, des joux que ça n'est rien tenu, tout en creux et en pierres ; et par en haut des roches que tu n'y ferais pas pousser un taconet, et des enchâtélées de neige... si on n'avait pas l'almanach on ne saurait pas seulement qu'y a un été par le monde.

— Euh ! mon pauvre Vincent, tu ne peux pas te faire idée ! De beau savoir qu'y a de l'herbe, mais te faudrait voir ces jolis gazons que ça fait, qu'on voudrait pouvoir les brouter. Bien sûr, ça ne ferait pas des gros foin, mais contre le printemps, quand c'est criblé de ces fleurs de montagne qui sont tant gracieuses, avec tout plein de rios qui te tracent parmi en sautant sur les pierres, t'enlève si on ne voudrait pas emprunter un mandzon pour rester avec les armaillâs. Le plus beau c'est encore quand les rosiers sont fleuris — les rhododendrons qu'ils leur disent. Ah ! c'est ça qu'on peut dire qui est plaisant pour l'œil ! Et pour l'odeur, charrette ! Celui qui n'a jamais senti ne peut pas se représenter. C'est comme disait un avec qui j'ai eu fait des parties et qui était resté un pair ou deux d'années sur France, du côté de Lyon : C'est l'odeur du pays.

— Poûh ! des fleurs qui sentent bon, on en a assez par en bas. Enfin, passe d'aller herboriser un peu par là-haut si on a idée, là où les vaches vont, qu'il n'y a pas de risque. Mais faut-il pas être un peu fou pour aller s'exposer par ces précipices comme y en a qui font, ou bien sur ces glaciers qu'il paraît que c'est plein de trous pour engouffrer le monde ?

— Tais-toi, Vincent : si seulement tu montais une fois sur une de ces pointes, tu ne pourrais plus attendre d'y retourner. Je ne dis pas qu'il faudrait se lancer partout ; quand on sait qu'on ferait besoin si on venait à manquer, il faut être prudent. Mais avec des bons compagnons, en faisant un peu d'attention, on traverse de ces passages qu'à regarder de loin tu dirais : Jamais on n'y peut !

— Et puis après, qu'a-t-on de plus ?

— Et puis après, et puis après... Avec ça que ça n'est pas pour tout la même chose. Quand on s'est bien trémoussé sur le pont de danse, ou bien qu'on a fait les neuf quilles, qu'a-t-on de plus ? En tout cas, pas seulement autant que de se rassouvenir de ces belles grimpees, qu'on croirait qu'on va dans le ciel. Quand tu es sur

¹ Depuis qu'on commence à blanchir.

ces vires qui contournent les roches, ou bien dans ces couloirs que ça va droit d'en haut des crêtes, avec ce bon air frais, tant léger, comme du moussoux, c'est là qu'on est heureux. Pas moyen qu'on repense à ces embêtements du train de tous les jours, avec les domestiques, avec le receveur... enfin quoi, toutes les misères qui tourmentent le monde. Eh bien, tout ça, ça ne peut pas en haut : ça part au précipice avec les premiers cailloux qu'on déguille, et on n'a plus idée qu'à se chercher des bonnes prises, à bien tenir la corde si des fois on s'est attachés, et à chanter la youtze quand on a franchi un passage... Mais y a des moments aussi, quand on fait une reposée et qu'on regarde d'alentour, qu'on est pour ne rien pouvoir dire, tant on a de saïssissement. On ne pourrait pas ça dépeindre, quand on se voit là au milieu de ce fourmillement de roches, avec donc des pentes de neige qu'on leur dit des « nêvés » qui se coulent parmi, et ces glaciers que vers le bas ils sont tout par étages, avec des pans de glace verte, bleue, c'est tout selon, et de ces puissantes crevasses qu'on y réduirait bien l'église sans que le clocher sorte. Et puis dessus, le ciel, tu ne saurais plus dire si c'est bleu ou bien noir tant il paraît profond. Mais ce qui m'a encore le plus fait impression, c'est cette tranquillité que nulle part tu ne vois rien pareil. Dieu sait pourtant s'il se fait du bruit sur la terre, tant pour l'ouvrage que pour l'amusement : mais c'est là qu'on connaît qu'il ne va pas tant loin. Une fois que tu as passé les pâturages, tu jurerais le monde quand les hommes n'y étaient pas. Tu peux ouvrir les deux oreilles, tu ne veux plus entendre qu'une espèce de litanie que ça se fond dans l'air... c'est donc les torrents qui font ça ; et puis de temps en temps, rrau ! une criblée de pierres qui descend un couloir, ou un de ces paquets de glace qu'on les appelle des « séracs » qui coule au précipice : un fracas du tonnerre, avec des roulements d'échos dans tous les coins. Et puis après, de nouveau ce puissant silence qu'un qui l'a entendu ne peut plus l'oublier.

— Oh bien, chacun son goût ! Je descendrais déjà plus vite le village jusqu'aux XIII Cantons pour causer un moment en buvant trois décis que de monter des mille mètres au péril de ma vie pour ne rien entendre du tout. On n'est pourtant pas des sauvages pour se plaire au désert ; non pas qu'une jolie veillée et des propos de sorte, ça vous délasse bien.

— Et puis alors, crois-tu qu'on n'a pas ça aussi ? Va seulement contre le soir dans ces cabanes que ceux du Club Alpin les ont donc fait construire pour faciliter le monde. Pour ça, respect pour eux ! C'est là qu'il s'en raconte de toutes les couleurs et qu'on peut faire des bons rires, et brûler des bonnes pipées. Mais c'est comme à l'auberge : y a l'heure de fermeture, qu'il faut que toute le monde dorme ou fasse d'assemblant. N'empêche qu'il s'en trouve toujours qui veulent faire encore aux fous, des jeunesses principalement. Ça va bien un moment, mais quand ça dure trop, il faut entendre les autres te les remettre à l'ordre. Je me rassouviens d'une fois avec notre ministre, qui lui est donc de ce Club Alpin et qu'il a droit de commander : y avait là des Allemands qui faisaient une chette... on n'aurait pas pu fermer l'œil. Tout par un coup, voilà le pasteur, qui a déjà joliment tous

Le caissier. — Un ami demande à Calino, commerçant, pourquoi il a renvoyé son caissier.

— Le gaillard était trop gai répond-il.

— ???

— Oui alors j'ai eu peu qu'un jour il lui arrive de distraire mon argent.